



JULIEN HELAINE POUR LE PÈLERIN

Le naturaliste Mickael Barrioz se rend au bord de la Sélune, à Ducey (Manche), pour observer les populations de reptiles et de batraciens, et analyser l'évolution de la biodiversité.

La nature déménage

Le dérèglement climatique bouleverse leurs conditions de vie ? Plusieurs espèces animales et végétales ont donc entrepris de trouver refuge ailleurs. Cap vers le nord ou les hauteurs. Pour celles qui le peuvent.

Par **Anne Bideault**

LES LÉZARDS prennent le train. Ou plutôt ils empruntent la voie de chemin de fer. « Sur la ligne Paris-Cherbourg, je les ai vus arriver en une vingtaine d'années », raconte Mickaël Barrioz. Installé dans la Manche, ce naturaliste spécialiste des reptiles et des amphibiens coordonne le programme Sentinelles du climat pour la région Normandie. « À chacun de mes allers-retours à Paris en train, je scrutais le ballast pour repérer la faune qui s'y cache, raconte-t-il. Petit à petit,

le lézard des murailles est apparu, avec d'autres. Je l'ai d'abord vu en gare de Lisieux, puis de Caen, Bayeux, et enfin Cherbourg, où il restait très rare jusque dans les années 1990. » Pour les espèces qui apprécient les rocaillles sèches et chaudes, une voie ferrée forme un corridor tout tracé, avec ses refuges dans les friches de la SNCF.

Il faut avoir l'œil pour repérer un lézard qui s'exile et vérifier que pareil phénomène n'est pas anecdotique. Certes, on s'étonnera d'entendre chanter une cigale au nord de Lyon (Rhône)

« Les espèces qui survivent ne sont pas les plus fortes ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements. » Charles Darwin, naturaliste anglais (1809-1882)



L'ASSIGNÉE À RÉSIDENCE

La salamandre

Cet amphibien mythique et inoffensif est en régression. Casanier, il passe toute sa vie dans un petit périmètre, pourvu qu'il y trouve les caches ombragées qu'il affectionne (forêts, bois, haies) et des milieux aquatiques peu profonds où se reproduire. Problème : flaques, ornières, petites mares s'assèchent sous l'effet des sécheresses répétitives, et la raréfaction des haies prive la salamandre (*Salamandra atra*) de précieux itinéraires entre sous-bois et étangs. Le programme de science participative « Un dragon dans mon jardin » propose aux particuliers de participer à l'inventaire de cette espèce et d'autres reptiles et amphibiens (undragon.org).

WILD MEDIA / STOCK.ADOBE.COM

un été. Mais comment savoir que tel type de fétuque ne figurait pas parmi les graminées déjà présentes dans notre environnement il y a vingt ans, ou qu'il y a moins de bourdons que dix ans auparavant ? « Il est impératif de dépasser les impressions empiriques, même celles de naturalistes ! » conseille Mickaël Barrioz.

Une course contre la montre

Seule une démarche scientifique permet d'évaluer la migration de la faune et de la flore, au moyen de protocoles de suivi répétés, de statistiques et de plongées dans les archives. « Autant la fonte des glaces s'avère un marqueur net, autant la migration des espèces est difficile à mettre en évidence et passe inaperçue », constate l'écologue Jonathan Lenoir, qui y consacre ses recherches au CNRS. « Nous nous appuyons sur les données relevées par les générations de naturalistes précédentes », indique-t-il, allant jusqu'à éplucher les observations des savants du XVIII^e siècle pour les comparer avec les constats actuels.

À l'échelle de la planète, les aires de répartition de 12 000 espèces et la façon dont elles se redistribuent au fil des décennies ont ainsi été scrutées. Et de fait, pour chercher un lieu de vie plus frais ou plus humide, certaines espèces de plantes et d'animaux n'ont pas attendu pour se diriger vers les pôles ou les hauteurs. La seconde



Hugues Mouret, directeur scientifique d'Arthropologia, s'inquiète de la raréfaction des insectes pollinisateurs.

ANTOINE BOUREAU POUR LE PÉLERIN

option se révélant la plus efficace : il faut parcourir 100 kilomètres vers le nord pour bénéficier d'une baisse de température comparable à celle que l'on trouve en grim pant de 100 mètres de dénivelé. Mais la vitesse de déplacement

● ● ●

●●●

terrestre de la faune (et a fortiori de la flore) reste limitée : 18 mètres de dénivelé par décennie en moyenne, un kilomètre par an en plaine.

La hausse des températures, elle, évolue beaucoup plus rapidement. Ce décalage désole l'entomologiste Hugues Mouret, directeur scientifique de l'association Arthropologia, qui milite pour la biodiversité et la protection des insectes pollinisateurs : « Les grands changements climatiques précédents se sont étalés sur cent cinquante mille ans, pas sur moins de cent cinquante comme aujourd'hui ! La nature ne pourra jamais déménager assez vite. » Car les mobilités ne doivent pas masquer que la plupart des espèces subissent la situation et que leurs effectifs vont s'amenuisant.

Pour les baroudeuses, le parcours apparaît semé d'embûches : habitats fragmentés, balafres de routes, de villes, de zones industrielles ou de plaines infranchissables, lorsqu'ils ne sont pas tout simplement détruits. Quant à celles qui se réfugient en altitude, que feront-elles une fois au sommet ? Et que dire des arbres, qui ne peuvent prendre leurs racines à leur cou ? La généticienne Brigitte Musch, coordinatrice nationale des ressources génétiques forestières à l'Office national des forêts (ONF), assure que leurs descendants – pollen, graines, boutures – peuvent



Brigitte Musch, de l'ONF, ici dans la forêt du Barp (Gironde), le rappelle : le déplacement des espèces demande plusieurs générations.

BRIAN REYNAUD POUR LE PÈLERIN

aller pousser un peu plus loin. Le « déménagement » s'effectue sur plusieurs générations. À leur rythme, toutefois, qui n'est pas celui d'une vie humaine. Un chêne, par exemple, « atteint sa maturité sexuelle (*le moment où il produit le plus de glands et de pollen, NDLR*) entre 120 et 150 ans dans une forêt dense ».

Faut-il que l'homme accélère le mouvement en jouant les déménageurs ? En dernier recours, s'écrient ces spécialistes. Leur première recommandation : « Laissons faire la



LE VOYAGEUR DISCRET

Le chêne vert

Le chêne vert (*Quercus ilex*), arbre de garrigue et de maquis emblématique des paysages méditerranéens, apprécie la chaleur, le soleil, la sécheresse, et redoute les températures inférieures à -10 °C. Initialement, ces conditions n'étaient réunies que sur le littoral sud, ainsi qu'en Corse. Petit à petit, la zone propice à son développement s'étend le long de la façade atlantique. En 2100, il pourrait dépasser la latitude de la Loire.

CAMERAWITHLEGS/STOCKADOBECOM



L'ENVAHISSEUSE

La chenille processionnaire du pin

Elle n'est pas passée inaperçue, cette chenille urticante qui provoque de vives réactions allergiques. Avant 1980, *Thaumetopoea pityocampa* ne se trouvait que dans le tiers sud-ouest de l'Hexagone. Mais elle bénéficie du dérèglement climatique, proliférant et se déplaçant en procession. À raison de 5 kilomètres de progression par an, cet insecte colonise peu à peu le territoire. Il a atteint la capitale dès 2020. Il figure depuis 2022 sur la liste des espèces dont la prolifération est nuisible à la santé humaine, au titre du Code de la santé publique.

BENNYTRAPP/STOCK.ADOBE.COM

nature ! » Cessons d'artificialiser les sols, laissons le maximum d'espaces « s'ensauvager » sans intervenir. « Avec du temps, de la place et de la connexion entre les espaces, cela peut aller très vite », insiste Hugues Mouret qui, en dix ans, a vu revenir insectes, mammifères, oiseaux, arbustes et arbres spontanés dans son propre jardin laissé en liberté, à 30 kilomètres de Lyon.

Un petit coup de pouce

Pour les forêts publiques, l'ONF table aussi beaucoup sur la régénération naturelle. L'institution a mis au point un programme de « flux de gènes assisté », qui vise à élargir la richesse génétique des espèces dans l'espoir de les aider à s'adapter aux nouvelles conditions. Pour cela, des graines d'arbres font l'objet de récoltes dans des territoires soumis à des aléas climatiques drastiques, pour être semées plus au nord, auprès d'individus de la même espèce. « On fait le pari que la rencontre entre les gènes des uns et des autres rendra les rejetons futurs plus résistants », explique Brigitte Musch.

En Normandie, comme en Occitanie et en Nouvelle-Aquitaine où il a été lancé, le programme Sentinelles du climat s'attache à modéliser les impacts du dérèglement climatique sur les milieux naturels régionaux où vivent des espèces en déclin et à estimer si,

en 2050 ou 2100, ils bénéficieront de conditions toujours favorables. Un cas critique ? Les amphibiens, dont la moitié a disparu entre 1960 et 1990. On ne sait pas où pourraient migrer ces vertébrés tributaires des zones humides. D'autant qu'ils reviennent se reproduire sur leur lieu de naissance...

« Les amphibiens ont une très faible capacité de dispersion, explique Mickaël Barrioz. Elle s'étend généralement sur moins de 1 kilomètre, rarement plus de 5. » Son équipe s'est penchée sur le cas du crapaud sonneur à ventre jaune, encore présent dans l'Eure et figurant sur la liste nationale des espèces « en danger critique d'extinction ». Pour assurer la conservation du profil génétique de ce batracien, les naturalistes normands se sont résolus à en faire l'élevage, avant de le réintroduire « dans des secteurs qui lui seraient plus favorables, au regard des scénarios du Giec* », soit plus au nord, en Haute-Normandie et dans les Hauts-de-France. « Un vrai dilemme », avoue Mickaël Barrioz, d'abord réticent à l'idée d'un tel niveau d'interventionnisme. Ses collègues l'ont convaincu : l'homme a une telle influence délétère sur la nature qu'il peut bien s'autoriser un petit coup de pouce de temps en temps. ■

* Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat ; son site : ipcc.ch/langues-2/francais